

AVANT-PROPOS

Bien ancré sur un fauteuil au cuir usé, je lisais paisiblement et sans manières quelques vers de Hölderlin quand j'entendis Martine, ma bien-aimée, dévaler l'escalier. J'avais à peine relevé la tête que déjà elle s'était assise sur le rebord du vieux fauteuil ; elle tenait un livre entre ses mains dont, sans même me regarder, elle lut un passage que je connaissais fort bien, l'ayant relu moi-même quelques jours auparavant.

« De tout ce qui est écrit, je n'aime que ce que l'on écrit avec son propre sang. Écris avec du sang et tu apprendras que le sang est esprit. »

(Nietzsche, « Lire et écrire » in « Ainsi parlait Zarathoustra, livre I)

Martine : tu penses que c'est une bonne chose d'écrire avec son sang ?

Denis : c'est une métaphore...

Martine : çà, mon chéri philosophe, je l'avais bien compris ! Quand il parle d'écrire avec son sang, Zarathoustra veut dire : écrire vrai, écrire authentique, ne pas se laisser aller au prêt-à-lire, au commerce de l'écriture qui se rémunère au prix de ce qu'attend celui qui lit, écrire pour le plaisir de l'autre, écrire pour satisfaire ce qu'on l'a convaincu de désirer.

Denis : c'est d'ailleurs de cela que parle la suite du texte...

Martine : mais, je te le demande, est-ce une bonne idée de parler de soi, de nous, de nous raconter, de nous livrer à la lecture des autres et à leur jugement peut-être ?

Denis : il ne s'agit pas de se mettre à nu, de s'exposer dans une vitrine, d'ouvrir grand la fenêtre sur le jardin de nos secrets, que sais-je encore... Il s'agit seulement d'échanger des idées, de parler librement, de lire ensemble des textes que l'on aura choisis, de se lancer dans une aventure en se tenant par la main, écrire vrai et authentique, comme tu l'as dit, mais ensemble avec un sang qui nous est commun. C'est écrire une histoire, la nôtre, mais sans la raconter : l'évoquer seulement à l'occasion de textes écrits par d'autres.

Martine : et quelques-uns de toi tout de même, écrits avec ton sang...

Denis : ce je dis en l'écrivant, c'est avant tout un ressenti, non un vécu nécessairement, ce que me dit le monde que je regarde : je ne triche pas et si c'est vrai ou authentique, c'est justement parce que je ne mens pas mais ça ne veut pas dire que c'est vrai en soi, qu'il ne s'agit pas d'une vérité que tout le monde peut partager.

Martine : mais quand on pense ou qu'on choisit pour soi, on le fait pour tous les autres, comme disait Sartre...

Denis : en choisissant c'est son choix que l'on impose et non ce qu'on a choisi, pas un exemple dont chacun devrait s'inspirer. Je veux dire que l'on se choisit tel et que les autres doivent faire avec, comme on doit, nous-mêmes, faire avec le choix des autres. Une liberté qui consisterait à choisir pour tous des lieux communs se nierait elle-même : c'est, à mon avis, ce que Kant n'a

pas compris ! Choisir de faire librement ce qui nous est imposé sans avoir d'autre choix, c'est une contradiction, la pire peut-être.

Martine : écrire notre histoire sans la raconter, comme tu le dis, ce serait justement préserver cette liberté, notre commune liberté ?

Denis : précisément ! Quand on se trouve ensemble, toi et moi, au milieu d'une assemblée notre union est préservée et bien plus encore notre secrète intimité. On s'y dévoile en couple, par exemple en se donnant la main, mais on n'en dit pas davantage.

Martine : la présence des autres n'interdit pas de nous aimer, d'échanger un regard ou un sourire complice : les autres y verront ce qu'ils doivent y voir et sans arrière-pensée.

Denis : l'amour véritable n'est pas un pornographe : l'intime, ce n'est jamais l'affaire des autres.

Martine : tu veux donc dire qu'on peut parler d'amour, le nôtre, le raconter sans rien en dire ?

Denis : il faut choisir le mot, celui qui ne faillit pas, comme disait Stefan Georges : « nulle chose soit, là où le mot faillit ! » Le mot qui faillit, c'est celui qui manque à son rôle, qui n'est pas à sa place, qui dit ce qu'il doit taire et tait ce qu'il doit dire.

Martine : donne-moi un exemple pour que ce soit bien clair...

Denis : quand je dis que tu es mon Ariane, celui qui pense à une fusée ne peut pas comprendre et se trompe lourdement celui qui pense à Thésée parce qu'il connaît l'histoire du labyrinthe, du Minotaure et fil d'Ariane. Pour le bien comprendre il faut savoir qui aimait follement Ariane.

Martine : tout le monde n'a sans doute pas lu de Nietzsche les « Dithyrambes de Dionysos »...

Denis : effectivement ! Mais toi tu les as lus et donc tu sais pourquoi tu es mon Ariane, même si tu n'as pas ses petites oreilles.

Martine : qu'est-ce que tu leur trouves à mes oreilles ?

Denis : qu'elles sont très jolies, que ce sont les plus belles oreilles. Les petites oreilles d'Ariane, c'est une métaphore : avoir des petites oreilles, ça veut dire ne pas écouter tout ce qu'on peut entendre, le vacarme d'un monde affairé, dirait Heidegger. Les hommes sont des capteurs de sons : ils en ont tellement dans leurs oreilles qu'ils n'entendent pas ce que murmure le monde.

Martine : et bien souvent le murmure de l'amour car l'amour parle comme un ruisseau tranquille qui trace son chemin à l'ombre des roseaux et s'étire, sans fureur, vers des pays qui lui sont inconnus.

Denis : mon Ariane, te voici donc poète ! Mais tu as bien raison : l'amour est un poème qui cache sa vérité entre les mots. Quand on lit on se soucie trop peu de ce qui n'est pas écrit comme si le blanc de la page n'avait rien à dire : en imprimerie, on appelle ça le « fond perdu ».
µmartine : paradoxalement c'est très révélateur de ce qui ne se révèle jamais.

Denis : comme dit Heidegger, ce qui importe dans la Dite, dans ce que l'on dit, c'est justement ce qu'on ne dit pas.

Martine : et c'est pour ça qu'on peut parler de notre histoire sans rien en dire ou en tout cas très peu : qui veut en savoir davantage, le deviner plutôt, doit lire entre les lignes.

Denis : c'est en ça que réside la puissance tranquille des poètes...

Martine : une puissance tranquille qui, sans vacarme, désarme et brise tous les préjugés. Les hommes sont ignorants de bien des choses et c'est pour ça qu'ils jugent.

Denis : je n'ai rien à ajouter...

Martine : tu voudrais qu'on écrive une histoire, notre histoire, mais est-ce que tu as un plan ?

Denis : non ! Ce que je souhaite, c'est qu'on l'écrive ensemble, que ce soit une aventure à deux : les pensées viendront aux moments et de la manière qui leur conviennent.

Martine : on doit seulement partir de quelque part...

Denis : et pourquoi pas du bas de ce clocher où tout a commencé...

Martine : sans bagages ?

Denis : souviens-toi des lis des champs qui ne s'habillent que de soleil : dans toute sa gloire Salomon ne fut jamais si bien vêtu...

Martine : c'est le texte qu'on avait choisi ensemble pour la cérémonie de notre mariage ! Et depuis lors rien n'a changé : je suis toujours ton lis des champs et toi ce moineau qui ne sème que ses mélodies...

PRELUDE

AU BAS DU CLOCHER

Un beau matin d'été, sans l'avoir pensé et m'y être préparé, m'est venue l'étrange idée de partir à l'assaut de cette montagne qui, depuis mon plus jeune âge, défiait toutes mes audaces. Ce n'était sans doute pas une riche idée : je l'ai pensé quand la pente de la montagne, ardue et caillouteuse, s'est présentée devant moi. J'aurais voulu rentrer chez moi : cela aussi je l'ai pensé ! Mais qu'auraient imaginé tous ces moqueurs du village et, une fois à la maison, tous ces aïeux dans leurs cadres qui, suis-je à peine rentré, n'ont d'yeux que pour moi. J'aurais dû préparer cette ascension, prendre mes bottines, mon chapeau, un élastique, un peu de tout en somme : on ne sait jamais de quoi on peut avoir besoin ! « De toute façon il est trop tard » me suis-je dit comme si cela avait de quoi me rassurer. J'étais seul au pied de cette montagne, plus seul que le sentier lui-même, et personne ne saurait rire, jamais, de la frousse qui était la mienne à cet instant. J'étais seul et je collais mes fesses mais, hormis quelques sapins, qui aurait pu voir que l'estomac me tombait sur les tripes, que je serrais les dents pour ne pas vomir, car j'avais peur, terriblement peur ! De quoi ? Mais de rien, j'avais peur tout simplement : après tout qu'avais-je à craindre de cette montagne dont je ne savais rien ? Je me faisais peur tout seul en imaginant que là-bas plus haut, il devait y avoir, en embuscade, des loups, un ours, des brigands peut-être, allez savoir ! Bien sûr j'aurais pu m'en assurer, questionner le facteur ou l'épicier : ils m'auraient sans doute pris pour un fou ou alors, ce qui est pire encore, pour un froussard. Je suis peureux ! C'est difficile à porter et si d'autres venaient à le savoir, ça deviendrait insupportable : qui sait ce qu'il adviendrait alors de moi ? Un pendu peut-être ou alors un assassin ? Mais c'est impossible : je suis si peureux que la simple vue d'une corde me fait tourner de l'œil. Etre un assassin, j'ai essayé pourtant et plus d'une fois : d'abord avec une mouche, ensuite un ver de terre. Mais c'est inutile ! La gorge me serre et de ses deux mains elle m'étrangle, comme une pintade. Je me dis que plus haut il y aura moins de mouches et de vers de terre aussi : seraient-ils assez vengeurs pour m'y attendre et me faire payer la note ?

Prends ton courage à deux mains, une bonne respiration et ensuite élance-toi ! Ce n'est pas l'air qui manque, ni mes deux mains d'ailleurs : c'est le courage ! Comment mettre entre mes mains ce que je n'ai pas ? Il faut que je trouve autre chose ! Un bâton, quelques pierres, les deux ensemble, un bouquet de fleurs. Les fleurs, ce n'est pas ça qui manque par ici : des fleurs de toutes les tailles, de toutes les couleurs, de tous les parfums. D'autres aussi l'ont remarqué : des papillons, c'est gentil les papillons, un bourdon et des abeilles. Ces bestioles-là, ça pique plus fort que les orties mais heureusement, des orties, il n'y en a pas. Me voici donc seul face à la ruche et j'en compte sept au moins : six abeilles et un bourdon. Comme je voudrais qu'ils pleuvent, qu'ils rentrent chez eux et moi aussi : la pluie, ça me ferait une bonne excuse. Les gens penseraient : il a bien raison de rentrer avant l'orage, c'est un jeune homme très avisé. Mais tout ce qu'il pleut, c'est du soleil, un bourdon et six abeilles : ça brûle et ça pique à la fois ! Dans la vie il faut avoir de l'audace, être téméraire, attaquer l'ennemi même s'il vous tourne le dos, surtout s'il vous tourne le dos : c'est plus prudent et c'est un peu plus efficace. J'avance d'un pas et je recule de deux : les abeilles se sont déplacées et pourtant je n'ai pas fait de bruit. Mais le bourdon n'a pas bougé d'un pouce : il est peut-être sourd ou alors il n'a pas peur. C'est ça ! Il n'a pas peur et j'ai donc une bonne raison de l'avoir : il n'a pas l'intention de me céder la place. C'est qu'il y tient à ses fleurs : « pas touche ! » dit-il en me montrant son dard ! Comme si j'en avais l'intention : son dard, c'est avec ça qu'il pique ! Maudit bourdon qui préfère les fleurs aux sapins : et pourtant c'est bon les sapins, c'est plein d'une sève bien collante, le plus naturel des attrape-bourdon.

Derrière mon dos c'est mon ombre qui s'impatiente : « mais vas-y donc, couillon ! Ne me dis pas que tu as peur d'une pauvre abeille. » Elle a beau dire, mon ombre : ce n'est pas elle qui sera piquée ! Je la sens qui trépigne : « tu mets un pied devant l'autre et tu t'approches des fleurs ; ensuite tu te penches et tu cueilles et s'il y a une abeille, tu souffles un bon coup et, crois-moi, elle s'en ira butiner ailleurs. » Alors j'y vais, je m'avance, timidement d'abord, et ensuite encore timidement : ce n'est pas la peine de se précipiter et d'effrayer ces pauvres bêtes. Je cueille une première feuille, ensuite une autre, et puis une autre encore : après quelques minutes j'ai entre les mains un gros bouquet fort joli et qui sent bon comme une jeune fille. C'est alors que je m'interroge : j'en fais quoi de ce bouquet ? Je l'offre aux embusqués, les loups, un ours, des brigands peut-être ? Je suis perplexe : imaginons qu'ils n'aiment pas les fleurs ! Pour l'ours j'aurais dû emporter du miel, pour les loups un morceau de viande et pour les brigands un peu de monnaie : ils en seraient probablement plus satisfaits. Trop tard ! Si ça ne leur plait pas, s'ils se sentent offensés et me dévorent, alors ils n'auront qu'à déposer les fleurs sur ma tombe. Dans tous les cas de figure, je ne les aurai pas cueillies pour rien.

J'allais donc me lancer quand mon ombre me tapota l'épaule : mais qu'est-ce qu'elle me veut encore ? J'ai fait tout ce qu'elle a dit, j'ai affronté six abeilles et un bourdon, j'ai cueilli les fleurs et à présent me voilà bien décidé à affronter la montagne : que lui faut-il de plus ? « Retourne-toi » me dit-elle : me retourner ! Mais pour quoi faire ? De toute façon elle sera encore dans mon dos : les ombres, ça marche toujours derrière mais, apparemment, la mienne ne le sait pas. « Retourne-toi ! » insiste-t-elle : d'accord je me retourne, au moins elle me fichera la paix. Et devinez quoi ! Je me suis à peine retourné que je me trouve face à un ange : il est là, devant moi, à un mètre à peine.

« Denis ! Mais qu'est-ce que tu fais là ?

– Martine ! J'allais te poser la même question mais je suis confus et d'ailleurs, ne sachant pas si tu allais venir, j'ai cueilli ces fleurs en attendant : elles sont pour toi !

– Pour moi ? Et si je n'étais pas venue, tu en aurais fait quoi de ce bouquet ? En tout cas les fleurs sont magnifiques et quel parfum !

– Je te l'aurais apporté chez toi pour te les offrir à mon retour et aussi... pour te voir.

– Ça ne me dit pas ce que tu fais là : raconte !

– Figure-toi que j'envisageais, seul et intrépide, d'escalader cette montagne.

– Une montagne ! Mais tu exagères : ce n'est même pas une colline, à peine plus haut qu'un clocher. Ne me dis pas que tu as peur ! Tu sais, il n'y a pas d'ours là-haut et pas de loups non plus, seulement des fleurs et un point de vue plutôt mal dégagé.

– Je sais qu'il n'y a rien de tout ça mais il y a des cailloux et puis ça glisse, en tout cas il me semble.

– Et tu as peur de tomber ! Alors prends ma main et si l'un de nous a peur de tomber, alors l'autre le retiendra : ça te va comme ça ?

– Elle est douce ! Je veux dire que ta main est douce...

- C’est une main ! D’accord que c’est la mienne mais c’est une main, une simple main.
- Mais justement c’est la tienne et elle est douce, chaude aussi.
- C’est à cause du soleil probablement ; mais, dis-moi, tu ne serais pas en train de me faire la cour, par hasard ?
- Non je t’assure ! Et puis je n’oserais pas...
- On verra ! En attendant tenons-nous bien et partons ensemble à l’assaut de cette terrible montagne. Tu n’as pas le vertige au moins ?
- Je ne crois pas ou plutôt je n’en sais rien : je ne suis jamais monté aussi haut.
- De toute façon tu n’as rien à craindre, je te tiens et tu me tiens. Si l’un de nous doit tomber, alors l’autre tombera aussi. Si je tombe, tu ne me lâches pas : tu le promets ?
- Bien sûr ! Et toi aussi tu le promets ?
- Alors ensembles à l’assaut de ce géant ! Tu verras ! Là-haut l’endroit est magnifique : c’est calme, il y a des fleurs et des papillons mais, à cause des arbres, on ne voit pas grand-chose des alentours.
- Ta main est douce ! Je te l’ai déjà dit ?
- Oui tu l’as déjà dit mais tu peux le dire encore si ça te fait plaisir...
- Ta main est douce !
- Tu vois ! Le temps d’échanger quelques mots et déjà on est au sommet : ce n’était pas si terrible.
- Parce que tu es là ! Tout seul je ne suis pas certain que j’aurais su : ça me paraissait si haut.
- Regarde Là-bas il y a un morceau d’herbe fraîche et au milieu une large pierre. On peut s’y asseoir si tu veux : de là on voit jusqu’en bas du clocher, je dirai de la montagne...
- Je veux bien m’y asseoir mais à condition que tu laisses ta main dans la mienne : je ne suis pas rassuré, tu sais !
- Alors garde ma main et asseyons-nous ! C’est très beau, tu ne trouves pas ?
- C’est vrai que tu es très belle, bien plus belle que toutes ces fleurs et même le paysage me semble pâle à côté de toi.
- Denis ! Je te parle de l’endroit et de la vue sur le village : tu ne trouves pas que c’est très beau ?
- C’est vrai que c’est très beau mais avec toi à mes côtés, ça l’est bien plus encore : tu es la plus belle de toutes ces fleurs.

- Tu es incorrigible ! Mais, dis-moi, ça fait un moment déjà que tu es revenu au village : qu'est-ce que tu comptes faire ?
- Je compte t'épouser, je veux dire que je ne sais pas : ça dépend de beaucoup de choses...
- Mais tes anciens projets, tu y penses encore, je suppose ?
- Je n'en sais trop rien ! A côté de toi, la Vierge Marie, c'est un morceau de plâtre dans la nef de l'église. Quand je suis avec toi, tout le reste a tellement peu d'importance. Ce qu'il faudrait, c'est que tu m'aides à choisir.
- Je veux bien t'aider mais, au bout du compte ce sera à toi de choisir : je ne peux pas le faire à ta place ! Alors qu'est-ce que tu veux vraiment ?
- Toi, c'est toi que je veux vraiment ! Mais c'est impossible parce que toi tu ne veux pas...
- Qu'est-ce qui te fait penser que je ne veux pas ? Je t'aime beaucoup, tu sais.
- Mais beaucoup, ce n'est pas assez ! Je préfère que tu m'aimes tout court, sans rien y ajouter ou alors un mot magique.
- Regarde en bas ces deux jeunes qui se promènent autour du clocher, je veux dire la montagne : c'est étrange, tu ne trouves pas ?
- Je ne sais pas ! Ils ont l'air de bien se connaître et ils sont proches : on a l'impression qu'ils sont amoureux mais qu'ils ne le savent pas encore.
- Mais regarde bien ! Ils se sont arrêtés, ils se regardent tendrement, leurs visages se rapprochent, lentement ! Ils s'embrassent : c'est un baiser qui veut dire « je t'aime ».
- Qu'est-ce que tu en penses Denis ?
- Je pense que ces deux-là se sont trouvés, qu'ils s'aiment passionnément.
- Nous sommes les témoins indiscrets d'un amour qui naît et qui promet de durer mais laissons-les : ces deux-là, en ce moment, sont seuls au monde.
- C'est vrai ! Ils sont seuls au monde, l'un à l'autre, en dehors du temps et même les étoiles qui nous éclairent semblent gênées d'être indiscretes : elles ont l'air de regarder ailleurs...
- C'est joli ce que tu dis ! Tu as une âme de poète et ça, je le sais depuis longtemps déjà.
- Souvent je parle avec mon cœur mais il arrive toujours un moment où même les cœurs se taisent : un baiser en dit bien plus que tous les mots d'amour.
- Qu'est-ce que tu veux dire ?
- Que moi aussi je suis amoureux, comme ce garçon au bas du clocher, je veux dire de la montagne.
- Tu es amoureux ?
- De toi et à présent je peux bien te le dire : j'ai bravé bien des peurs pour arriver jusqu'ici...

– Cà je le sais ! Et sans doute est-il temps de te taire.

– De me taire ?

– De te taire et de m’embrasser car c’est ton cœur que je veux entendre, pas le son de ta voix... »

Leurs visages se sont rapprochés, lentement jusqu’à ce que, leurs s’unissant, ils ne fassent plus qu’un. Ils s’embrassèrent tendrement, longuement, si bien qu’ils n’étaient plus qu’un Même. Les fleurs, en hat de la montagne, jamais se sont fanées et elles se souviennent de cette soirée pas comme les autres où deux êtres, en unissant leurs lèvres, ont également uni leurs destins.

Et plus de quarante ans plus tard, revenant, en se tenant par la main, jusqu’au sommet de cette montagne, « un clocher » disait Martine en souriant, jusqu’à cette pierre, perdue parmi les fleurs, où leur amour avait pris sa naissance, ils se sont promis d’y revenir souvent, bien plus loin que la leur mort, échanger ce baiser qui les avait noués pour l’éternité.

Martine avait emporté le bouquet de fleurs que Denis avaient cueillies en ne pensant qu’à elle et aujourd’hui encore, sur une tombe où l’on peut lire « Denis et Martine », dans un vase le bouquet, qui jamais ne s’est fané, témoigne, en toute discrétion, de ce qui s’est noué ce soir-là, au bas du clocher de l’église, quand les cloches se sont tues et qu’on entendait seulement le murmure des étoiles tandis que souriait, avec Malice, la lune indiscreète.

Denis : tu espérais un poème mais j’ai laissé courir ma plume au-devant de ma main et c’est une histoire qu’elle nous rapporte.

Martine : c’est l’histoire d’une rencontre aux lendemains qui chantent ! Tu te dis peureux mais moi je te sais brave et téméraire : tu as bravé bien des dangers. Et même tu ne crains pas les tarentules et tu as fait d’une Argiope ta plus fidèle compagne. Tu nous dis souvent que les mains ne sont pas faites pour prier mais pour bénir : saluer le jour qui vient, chargé de tous ses dons, et la nuit aussi dont se construisent nos rêves. Bénis soient tous nos lendemains !

Denis : si on bénit le monde avec nos yeux qui le contemplent et nos cœurs qui lui sourient, on peut aussi y ajouter des mots, se souvenir d’Ariane, une autre histoire qui nous rappelle pourtant la nôtre.